

«Fante Bukowski» Poseur de gloire

Une anthologie rassemble les trois tomes de la superbe série de l'Américain Noah Van Sciver dont l'irritant héros, englué dans sa posture d'écrivain maudit, évolue aux côtés de personnages secondaires tout en nuances.

Par
MARIE KLOCK


Fante Bukowski. Voilà un héros qui part avec deux boulets mastoc aux pieds, et le pire, c'est qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, et le pire du pire, c'est qu'il ne voit même pas où est le problème. En réalité, il s'appelle Kelly Perkins. La vie, cette chienne, l'a fait naître dans une famille sans histoires et plutôt aisée, son père est avocat, sa mère très aimante, mais le train-train bourgeois lui fout la gerbe car il est poète, et pour le prouver au monde, il adopte ce pseudonyme de fils-spirituel-de comme un lycéen qui expose au monde le fond de son âme tourmentée en griffonnant les noms de ses groupes fétiches sur son sac à dos : Fante Bukowski.

«J'ai lu tous les livres de Bukowski. Il a changé ma vie, alors j'ai changé mon nom», confesse-t-il avec gravité à Audrey, une écrivaine qui le drague. «C'est le pire truc que j'aie jamais entendu», rétorque-t-elle sans pour autant se laisser échauder par le ridicule affligeant de cette posture, car elle a vraiment envie de mettre cet énorme balourd dans

son lit. On prendra exemple sur elle (laisser sa chance au balourd) pour aborder ce magnifique pavé de près de 450 pages, anthologie de la série en trois tomes publiés entre 2015 et 2018 par l'auteur américain Noah Van Sciver (*lire l'interview ci-contre*) chez Fantagraphics.

Par son simple nom, le personnage est écrit d'avance, le cliché résumé dès la toute première page : «*écrivain à la peine*» fumant allongé sur un matelas dégueu, piquette à portée de main, et maudissant le reste de l'humanité. A partir de là, plutôt que de suivre notre première impulsion (claquer contre le mur la tête de ce type qui n'a de John Fante et de Charles Bukowski que le taux d'alcoolémie), on observe, de plus en plus intriguée, comment l'auteur fait évoluer son odieux personnage. C'est là l'exploit tranquille de cette belle bande dessinée qui n'a l'air d'abord que d'une petite satire potache : la trajectoire du héros est sinieuse comme la vie. Ni épiphanie, ni rédemption, ni happy end. Dès qu'un élément le fait apparaître sous un jour plus sympathique (son affection pour les ratons-laveurs du grenier, son amour pour Audrey, la dureté de son père...) et que semble pointer un début de remise

en question survient inmanquablement un revers, et l'on sent Van Sciver prendre un plaisir manifeste à forger son personnage un peu comme on joue au jeu de la taupe, cette attraction de fête foraine où l'on flanque des coups de massue sur la tête de bestioles qui surgissent aléatoirement de leurs trous : chassez par ici le trait de caractère infect, il reviendra par là.

Au fil des cases prend forme un roman d'apprentissage, mais dont le héros est réfractaire à toute forme d'apprentissage, ce qui fait briller d'autant plus la myriade de personnages secondaires semés sur son chemin. La pute bibliophile, l'éditrice bienveillante mais vénale, le tenancier de motel psychorigide mais héroïnomane, la performeuse si naïve mais si sanguinaire, l'ombre du père, l'auteur en caméo, immonde à souhait... Tous sont de petits trésors de nuances, et plus que leurs vertus, c'est toute leur complexité qui déteint peu à peu sur le héros, entamant l'air de rien la carapace blindée de son cliché. 

**FANTE BUKOWSKI,
L'ŒUVRE COMPLÈTE
de NOAH VAN SCIVER
L'Employé du moi, 448 pp., 30 €.**



Au fil des cases prend forme un roman d'apprentissage... dont le héros